L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.

E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES.
JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 6 janvier 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne

	Fahrenheit.	Centigrade
7 h. du matin..	70	19
Midi.....	76	22
3 P.M.....	76	22
6 P.M.....	72	11

ARRIVEE DU "JEANNE d'ARC"

Le croiseur cuirassé "Jeanne d'Arc" venant de Vera Cruz est arrivé hier matin à la Nouvelle Orléans et a mouillé en face de la rue Poydras.

Le "Jeanne d'Arc" est un splendide navire qui fut lancé en 1899; son déplacement est de 12,000 tonnes; ses machines d'une force de 28.000 chevaux lui donnent une vitesse moyenne de 25 milles à l'heure; le tirant d'eau est de 27 pieds. Son armement des plus modernes est très puissant. Une des particularités du "Jeanne d'Arc" est d'avoir six cheminées.

Ce beau croiseur est le bateau-école des aspirants de la marine française. Il est commandé par Le Capitaine de Vaisseau Grasset.

Voici les noms de principaux officiers:

MM. Brisson, capitaine de frégate, officier en second; Autric, médecin principal; Brion, Blot, Picard, Fournier, Bourdon, Fernet, Esteva, d'Albiat, Darlan, Tillac, Fabre, lieutenants de vaisseau; Landelle, mécanicien principal de 1e. classe; Tardivel, Coulon, Le Gratiet, Fournier, mécaniciens principaux de 2e. classe; du Plessix, médecin de 2e. classe. En plus des officiers nommés ci-dessus, il y a à bord 79 aspirants.

L'équipage se compose de 600 hommes.

Aussitôt l'arrivée du "Jeanne d'Arc" Mr. André Lafargue, l'avocat du Consulat de France s'est rendu à bord pour souhaiter la bienvenue au Commandant Grasset et à ses officiers au nom de Mr. Behrman, maire de la Nouvelle Orléans.

Dans l'après midi à 3 heures le Commandant Grasset s'est rendu au Consulat de France où il a été reçu par Mr. Francastel, consul général. Ensuite le commandant accompagné par un des attachés du consulat est allé rendre visite à Mr. Clarence Hebert, collecteur du port de la Nouvelle Orléans. De là ils se sont rendus en taxi à la mairie où le Commandant Grasset a été reçu par Mr. Behrman qui avait demandé à Mr. Lafargue d'assister à la réception.

Le maire a adressé quelques paroles de bienvenue au Commandant Grasset qui en remerçiant Mr. Behrman a dit combien il avait de plaisir à constater l'influence laissée par la France en Louisiane.

La réception s'est terminée après avoir bu aux bonnes relations des deux grandes républiques. De là, sur le désir manifesté par le Commandant Grasset, Mr. A. Lafargue l'a conduit dans le vieux quartier français. Ils ont successivement vu la Cathédrale St. Louis, le Square Jackson, le Palais de Justice dont Mr. Breaux, président de la Cour Suprême, a fait les honneurs. Toujours accompagné par Mr. Lafargue, le Commandant Grasset s'est ensuite rendu aux, bureaux de l'Abeille, où il a été agréablement surpris de voir qu'un journal quotidien était publié en français à la Nouvelle Orléans.

Le séjour du "Jeanne d'Arc" dans le port sera de six jours. Ce croiseur a quitté la France le 10 octobre dernier; il a visité les ports suivants: Funchal, Rio de Janeiro, Bahia, Fort de France, Colon et Vera Cruz. De la Nouvelle Orléans le "Jeanne d'Arc" ira à la Havane.

Les présidents des différentes sociétés françaises se réuniront aujourd'hui au Consulat de France pour arrêter le programme des réceptions qui seront données en l'honneur des officiers pendant leur séjour dans notre ville.

Le Père Violon.

En plein Morvan, la commune de Vergy-Saint-Gervais, ce dimanche d'août, célèbre sa fête annuelle. Dans l'unique rue du village, les forains sont assaillis par la foule endimanchée; mais le vrai centre de l'animation, c'est la salle de bal!

Cette salle—tente fournie par un industriel d'Avallon ou d'Autun qui, tout l'été, parcourt la contrée au hasard des fêtes et des noces—est pleine de gens qui dansent à plaisir: gars un peu patauds mais vigoureux, filles solides, infatigables, pas sujettes aux vapeurs, tout cela saute et se trémousse aux sons d'un violon et d'un piston, cependant qu'au dehors, les parents regardent et des couples attendent leur tour.

Rouges et luisantes, les figures sont graves—pourquoi la danse a-t-elle presque toujours ce résultat? On plaisante néanmoins et les plaisanteries sont grasses et de haut goût; on chante, on crie, on s'interpelle, on se lance à poignées brutales, une nuée de "confetti," mode stupide venue jusque-là! Enfin la fête, au dedans comme au dehors, est un succès et on en parlera dans les veillées d'hiver.

L'homme de la tente vient de passer recueillant les décimes; les filles nouent à leur taille le grand mouchoir qui va préserver leur belle robe des mains moites des gars, et les couples se mettent en branle pour la danse du pays, sorte de scottish dont le motif se répète indéfiniment.

Violon et piston rivalisent d'entrain, ce dernier s'arrêtant toutefois pour étancher sa soif -- il a souvent soif!— et ce, sans s'inquiéter du point où il quitte et reprend l'air connu; il en résulte d'étranges lacunes que ne parviennent pas à combler les sons maigres du violon. Mais les Morvandiots savent l'air et les paroles et bientôt, tandis que se reposent un peu les "musuchins," ils dansent au rythme de leur chanson:

Derrièr' chez mon père,
Y a-z-une montagne;
Moi-z-et mon amant
Nous y montons souvent!
Ah! comm' ça march', comm' ça
march' Comm' ça marche!
Ah! comm' ça march', comm' ça
march' longtemps!

L'homme au piston est quelconque: musicien de l'armée ayant fini son temps, charron de son état, il fait danser pour son plaisir, aussi pour gagner, aux jours de liesse, quelques francs qui lui permettront une ou deux "cuites" de plus.

Quant au violoneux, c'est un vieux, très vieux bonhomme à ne voir que sa tête chauve et sa longue barbe blanche; ses yeux toutefois, vifs encore dans l'antre qu'embroussaillent des sourcils touffus, démentent l'âge donné par le reste.

Vingt ans auparavant, il était tombé on ne savait d'où à Vergy-Saint--Gervais, avait demandé au vieux comte la permission d'habiter, sur les terres du château, une grotte qu'on appelait l'Ermitage et là, tout seul, ne parlant à personne, il avait vécu. Dieu sait comment, passant ses journées et une partie de ses nuits à jouer du violon. Puis le dernier vielleux étant mort, il avait pris sa suite.

Bien que, dans les commencements, il eût un peu fait peur à la jeunesse—taciturne, misanthrope, d'une sobriété absolue, il n'avait rien pour lui plaire—on s'y était peu à peu accoutumé et maintenant il n'y avait pas de fête sans le "Père Violon," seul nom qu'on lui connût et auquel il daignât répondre.

Lorsque, entre deux danses, il mettait la sourdine à son instrument et se laissait aller à improviser—ou à se souvenir? —les filles, tout bas, disaient:

—V'la l' Père Violon qui pleure!

La fête, comme on dit, battait son plein quand une rumeur annonça les gens du château. Cette arrivée, il faut l'avouer, jeta un froid.

Il y avait là, très affables, très condescendants, mais très intimidants au fond, le comte, la comtesse, leur petite famille et une dizaine d'invités, tous Parisiens.

Parmi ceux-ci, le peintre apprécié, Paul Aubert et le célèbre compositeur Philippe Durval.

La châtelaine ayant supplié qu'on n'interrompît pas le bal, on avait obéi, bien que sans entrain; ce que voyant, Paul Aubert, la gaîté faite homme, avec ses grosses moustaches noires et ses grands yeux saillants, saisit par la taille la plus jolie des Morvandelles et l'entraînant au milieu de la tente:

—Allons, Père Violon! cria-t-il, une valse, une valse à tout casser! Et que les bons garçons fassent comme moi!

Indifférent, le violoneux attaqua sans conviction un motif de valse puis, s'échauffant peu à peu fit bientôt vibrer son instrument sous un archet magistral.

Aux premières notes, Philippe Durval, faisant un pas en avant avait quitté le bras de sa compagne—richissime veuve qui brûlait, disait-on, de devenir Mme Durval—et, les sourcils tendus, la bouche entr'ouverte, les doigts jouant machinalement à vide le motif entraînant, écoutait de toutes ses oreilles.

—Mais, fit la jeune veuve, c'est votre valse, mon cher! Ce violoneux est un vil flatteur!

—Pour Dieu, ne pouvez-vous vous taire! interrompit le compositeur.

Vexée, elle se recula et, dans le groupe, plaisanta, déguisant son amertume, l'impossible caractère des gens de génie.

Sans plus s'inquiéter d'elle, Duval, peu à peu, gagnait vers l'estrade où seul—le piston ignorant la valse,—le violoneux, transfiguré maintenant, entraînait les couples, à la grande joie de Paul Aubert.

Le Père Violon s'était levé et Durval vit, non sans émotion, que deux grosses larmes coulaient sur les joues du vieillard... La valse terminée, le violoneux resta debout encore un instant puis, sa physionomie reprit son impassibilité coutumière et il s'assist ou, plutôt, s'affaissa sur son escabeau.

Comme poussé par une volonté supérieure, le grand compositeur, l'auteur acclamé de tant de chefs-d'œuvre, s'approcha de l'humble musicien, regardant avec une curiosité mêlée d'angoisse ce visage ravagé par les ans. Mais ce fut en vain qu'il le scruta, il n'y trouva pas ce qu'il cherchait, car il allait s'éloigner avec un geste de déception quand le Père Violon sentant enfin ce regard qui s'attachait à lui, leva la tête, fronça dans un effort de mémoire ses gros sourcils et dit sans étonnement, d'une voix basse mais que Durval crut entendre résonner comme un gong:

—Ah! c'est toi, Philippe!

—Maître! fit le compositeur. Maître, c'est donc vous!

—Tais-toi! répondit le violoneux en jetant autour de lui des regards effarés. Tais-toi, je ne suis plus... je ne veux plus être que le Père Violon!

—Pourtant, maître...

—Tais-toi, te dis-je!... Et va-t'en!

Titubant un peu, le piston remontait sur l'estrade, il s'étonna d'entendre son camarade tutoyer un beau monsieur de Paris, mais le bal reprenant, il n'y pensa plus.

—Vous dites que c'est ici? demanda Durval au garde-chasse qu'il accompagnait.

—Oui, monsieur: vous n'avez qu'à monter tout droit, le sentier est assez bon... Monsieur ne veut pas que j'aille avec lui?

—Merci, mon ami; j'irai seul.

Le garde s'éloigna.

Il faisait grand soleil et, dans la forêt, les oiseaux chantaient. Durval monta, lentement...

Au seuil de sa grotte, le Père Violon était assis, les yeux dans le vague. Au bruit insolite des pas, il tourna la tête.

—Je t'attendais, Philippe... Tu es au château?... Seul?... Ou avec...

—Seul!... Ne savez-vous donc pas?

—Depuis vingt ans, je ne sais rien... je ne veux rien savoir!... Est-ce que... est-ce qu'elle est...

—Un mois à peine après votre disparition, elle me quittait... Je n'avais ni position, ni fortune.

—Je comprends, Philippe, je comprends! Et il y a longtemps que je t'ai pardonné, à toi!

—Maître! supplia Durval...

D'un geste las de la main, le vieillard sembla chasser tout ce qui se rapportait à ce sujet.

—Comment m'as-tu reconnu, hier soir?

—A ma... à votre valse, à votre façon surtout de la jouer...

—Oui, je vois! La valse de mon opéra... la seule chose que ces gens d'ici puissent, non pas comprendre, mais sentir...

—Maître! s'humilia l'élève d'autrefois, j'ai été coupable envers vous...

—N'en parlons plus, Philippe; je te l'ai dit, il y a longtemps que je t'ai pardonné.

—Hélas! ce n'est pas tout! J'ai été coupable envers notre art; j'ai volé... lâchement, et celui que j'ai volé, c'est vous!

—Que veux-tu dire?

—Votre opéra, celui de la valse...

—Oui parle!

—Je l'ai fait jouer...

—Tu l'as fait jouer!

—Sous... sous mon nom!

—Sous ton nom!... Sous ton nom!... Ainsi, non seulement tu m'avais volé ma femme, cette femme que moi, niais, j'adorais comme si elle eût été la Madone, mais encore tu m'as volé mon art, tu m'as volé ma gloire!

Le vieillard s'était dressé, superbe en sa colère, et, sous son regard méprisant Philippe Durval courbait le front.

Mais s'adoucissant — ce Philippe, n'était-ce point là son élève préféré, celui à qui il avait dévoilé tout son art, celui qui lui avait donné tant d'espoir — le vieux maître reprit:

—Comment as-tu pu commettre cette... cette...

—On m'a demandé un opéra; je n'avais rien, vous le savez. Vous veniez de disparaître sans laisser de traces; votre partition, en entier de mon écriture, était entre mes mains; personne, que vous et moi, ne la connaissait... C'était la chance inespérée, l'occasion qui ne se représente pas... Je cédai à la tentation... Ce fut le point de départ de ma réputation... ce fut aussi la source de toutes mes angoisses! Cent fois, je fut tenté de tout avouer... je n'en eus pas le courage! Mais maintenant, je vous le jure, on saura la vérité, on saura que Jean Steiner...

—Silence, malheureux, silence ne prononce pas ce nom qui n'est plus le mien!... Tais-toi!... Tais-toi, je veux réfléchir!...

Devant son vieux professeur, Durval s'était mis à genoux et, la tête aspuyée sur un grossier banc de bois, il pleurait.

Longtemps, tout à leurs pensées, les deux hommes restèrent silencieux.

Le Père Violon releva enfin la tête et, posant d'un geste paternel sa main sur l'épaule de son élève:

—Relève-toi, Philippe... et console-toi! Je t'ai toujours aimé malgré... ce que je savais: je t'aime encore malgré ce que je viens d'apprendre! Que voulais-je autrefois? Mettre en toi, mon élève, tout ce que la divine musique faisait chanter en moi... Mon opéra est un de ces chants-là... et moi..., je suis trop vieux maintenant et il y a trop longtemps que je suis mort!... Le Père Violon compositeur! Ce serait trop ridicule et, l'un comme l'autre, nous donnerions prise à trop de railleries! Tu ne parleras donc pas!

—Mais...

—Je te le défends!... Mais dis-moi, Philippe, ce fut un succès?

—Ce fut un succès!

—Un vrai... mais là, un vrai succès?

—Un triomphe, maître!

Le Père Violon sembla rajeuni soudain, ses yeux brillèrent, son visage s'éclaira d'une grande joie et, tendant ses deux mains à Philippe Durval, il le releva et lui dit:

—Merci!

ANNA JUDIC.

Médecins contre Médecins.

Les médecins, pendant des siècles, ont saturé leurs clients de drogues nauséabondes; ils étaient bien obligés de le faire, car ils auraient perdu la confiance des malades en leur prescrivant un traitement raisonnable.

Chaque homme devrait être son propre médecin puisqu'il peut connaître l'état et le fonctionnement de ses organes mieux qu'un étranger; il lui suffirait d'avoir consacré à l'étude de l'hygiène, de l'anatomie, de la physiologie, c'est-à-dire à l'étude de son corps et au soin de sa conservation, la dixième partie du temps qu'il a gaspillé. La nature donne à tout être un instinct très sûr pour se défendre contre les causes de destruction; les bêtes écoutent cet instinct, nous le méprisons, nous en sommes punis.

Au Congrès sanitaire international de Washington, un médecin anglais a osé redire ces vérités évidentes devant des confrères venus de tous les pays. D'après ce docteur, les hommes ont jadis classé les matières comestibles en deux catégories: celles qu'ils trouvaient agréables, ils les ont appelées des aliments; celles qui leur faisaient lever le cœur, ils les ont appelées des médicaments. C'est pourquoi le vin de Champagne est un aliment et l'huile de foie de morue un médicament. Mais chez les Esquimmaux, l'huile de foie de morue est un aliment et le vin, un médicament. Affaire de goût, non de science.

Nous ne digérons bien que les aliments qui nous plaisent. Nous devrions manger quand nous avons faim, et dormir quand nous avons sommeil, au lieu de dormir et de manger à heures fixes. L'éducation des enfants est simplement un dressage auquel nous les soumettons cruellement pour détruire ou pervertir en eux les instincts salutaires qu'ils tenaient de la nature pour y substituer des habitudes conventionnelles funestes à la santé.

Voilà ce qu'un médecin proclame aujourd'hui. Dix mille médecins le confesseraient, s'ils ne craignaient de tuer la médecine.

LE SUPRÊME SERVICE.

Un ancien procureur de la République, sexagénaire, honorable et pieux, tue sa femme. La statistique de la criminalité ne deviendra pas de sitôt rassurante, si la magistrature manie le revolver avec autant de facilité que les simples justiciables!

Cette fois, le meurtrier prétend avoir rempli un devoir d'humanité; sa victime endurait des souffrances intolérables et il l'en a délivrée; elle appelait la mort qu'il lui a procurée. Il s'est mis en prières auprès du cadavre; la sœur de la morte lui a dit: "Vous êtes un saint."

Voilà de nouveau posé au sein de la famille le problème qui se posait déjà entre médecins et malades. A-t-on le droit de supprimer une existence humaine, même quand elle est condamnée sans recours, même quand le principal intéressé implore le coup fatal comme un suprême bienfait? La plupart des médecins se prononcent négativement: d'abord pour ne pas encourir de graves responsabilités, ensuite parce qu'ils mettent leur amour-propre à faire durer la maladie et le malade le plus longtemps possible. Le comble de l'art est justement de prolonger une agonie au delà de toute vraisemblance; il n'y a aucune difficulté, donc aucun mérite à l'abréger.

Entre parents, entre amis, les responsabilités paraissent encore plus redoutables. Un grand nombre d'assassins prétendraient n'avoir assassiné que par excès de complaisance.

Le malade qui ne peut plus supporter son mal devrait se tirer d'affaire tout seul et ne pas imposer au survivant de cruels embarras après de cruels scrupules.

OPERA FRANCAIS

"Quo Vadis" sera représenté ce soir pour la dernière fois. Ce chef d'œuvre possède des qualités qui émerveillent toutes les classes d'amateurs de musique et d'opera. On y goute de délicieuses mélodies, des effets d'orchestre d'une nuance et d'une harmonie admirables. La mise en scène est d'un style pompeux et très élaboré. Les scènes représentant l'extérieur de l'auberge sitée sur les bords du Tibre et l'arène du Colisée présentent des tableaux d'une vraisemblance naturelle frappante. La troupe sera la même que pour la première les rôles principaux étant de nouveau assignés à MM. Putzani, Montano, Coiglio, Bernard Brunat et Mmes Therry, Charpantier, Avelly, Cortez et Bertieri.

Les amateurs désireux d'entendre la magnifique chanson d'Eunice, interprétée par Mlle Charpantier devront se trouver présents dès le lever du rideau.

Les triomphes de Mlle Yern dans Mme Butterfly sont encore trop récents dans la mémoire du public pour être commentés. Elle le paraîtra Jeudi dans le rôle de la malheureuse héroïne du drame pour la dernière représentation de cet opéra.

Mr. Putzani jouera le rôle de Pinkerton, Mr. Montano celui de Sharpless et Mlle Cortez celui de Suzuki.

Les contes d'Hoffman, la délicieuse opérette d'Offenbach sera donnée en première Samedi soir. Un nouveau décor a été préparé tout spécialement pour cette pièce et Mr. Layolle assiste régulièrement aux répétitions afin de s'assurer un succès complet.

Location de 10 h. à 5 h. chez Werlein, 605 rue du Canal.

ORPHEUM

La direction de l'Orpheum, qui avait promis au public un peu de tout ce qui constitue le monde de l'amusement nous a donné hier Sidney Drew dans "The Silent Voice."

Le même théâtre nous offre W. C. Fields qui est l'un des meilleurs mimes du monde il a obtenu un grand succès dans le "Silly Humorist" partout où il a paru dans cette production.

Parmi les autres attractions nous mentionnerons: le Cirque Burlesque de Sandor, Lew Sully le gai et joyeux minstrel, Rae Eleanor Ball, virtuose violonist; Bi Sharp et Beatrice Turek, connues sous le nom des "Dandies de Chocolat" et Ryan frères dans un numéro aérien très émotionnant.

En somme la direction nous offert un excellent programme.

FEUILLETON DE L'ABEILLE
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 82. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

DANIEL LESUEUR

QUATRIEME PARTIE.

PAR LA MORT, POUR LA VIE

(Suite.)

Or, à cette heure où il touchait au but, ce fut encore l'enfant qui, dans son ingénuité, trouva le symbole, fit le signe du destin.

Car le petit Serge, se redressant dans les bras de sa mère, et voyant le visage attendri de Raymond, s'écria tout à coup:

— Papa!...

Puis, avec impétuosité:

— Viens aussi, papa!... viens m'embrasser comme maman.

Delchaume obéit, s'avança, se pencha.

Et alors le petit être, jetant un bras à son cou tandis qu'il gardait l'autre au cou de Flaviana, rapprocha leurs deux têtes.

— Papa et maman, murmura-t-il, avec cette gravité mystérieuse que prend quelquefois l'enfance. Papa et maman... répéta-t-il, avec une extase étonnée, un accent indicible.

De quelles profondeurs viennent les voix qui ne savent pas et qui vous parlent, — les voix d'enfants surtout?

Celle-là, si pure, si douce, mais si pleine de choses, bouleversa les deux qui l'entendirent. Ils se regardèrent à travers de subites larmes. Ils se prirent la main.

Raymond se mit à genoux.

— Est-ce possible? Le voudrez-vous, Flavienne?

— Ne le savez-vous pas depuis longtemps que je veux être votre femme, mon ami?

— La femme d'un médecin, vous... une princesse.

— Vous êtes bien le père d'un petit prince, dit-elle avec malice, — une grâce, chez elle, tout imprévue.

— Son père?... en ai-je le droit?... Réfléchissez.. Vous-même, Flavienne, pouvez-vous...

Elle l'interrompit.

Ayant de nouveau embrassé l'enfant, elle le posa à terre, avec la distraction de quelque jouet, puis, revenant à Raymond:

— Mon cher fiancé, reprit-elle. (Et que ses yeux étaient beaux quand elle dit cela!) Mon cher fiancé, écoutez-moi: Serge, à cette heure, est légalement votre fils, puisque vous l'avez reconnu. Je le reconnaîtrai, moi aussi. Quand nous serons mariés, il sera donc notre enfant légitime. Nous l'éleverons ainsi jusqu'à sa majorité. Et alors... peut-être... — nous avons le temps de réfléchir, n'est-ce pas? — lui dirons-nous l'histoire de sa naissance. S'il veut se lancer dans des revendications qui me répugneraient, libre à lui. Il sera un homme, juge et maître de ses préférences, de ses actes. Mais puissé-je avoir l'orgueil et la joie de voir mon fils choisir de ses deux destins, celui qui l'a fait votre enfant, et à quel prix pour vous!...

— Mais... son héritage, en Russie?... sa fortune?...

— Son héritage sera séquestré par l'Etat, car il n'y a pas de collatéraux. Donc, il aura toujours la possibilité d'obtenir restitution ou compensation. La possibilité... entendons-nous... S'il prouve qu'il est le fils du prince Dimitri Omiroff, l'enfant qu'on inscrit là-bas sur la pierre tombale de leur dernier caveau de famille. On ouvrira le petit cercueil. On y trouvera du sable, sans doute, du sable de France, pris dans le parc du Vieux-Moutier...

La voix de Flaviana devenait rêveuse. Et la belle tête brune, soudain, s'agita, comme avec dégoût.

— Ah! puisse-t-il mépriser des richesses qu'il devrait ramasser dans la boue et le sang! Puisse-t-il n'accepter de la vérité que le souvenir de mon noble Dimitri!... Mais, ajouta la jeune femme, regardez-le, notre petit trésor... Est-il assez loin de ces troublantes alternatives!... Faisons comme lui... Vivons... Nous en avons conquis le droit.

— Chère Flavienne... soupira Raymond.

Passionnément il la contemplait, et il ne se détourna pas pour observer l'enfant comme elle l'y invitait.

Le petit Serge, accroupi sur le tapis, bâtissait une forteresse avec des cubes de bois. Quand il jugeait sa muraille assez haute, il la démolissait avec son poing minuscule, accompagnant chaque coup d'un sourd: "Boum! boum!..." qui, pour lui, représentait le bruit du canon.

Ni son père adoptif, ni sa mère, ne furent, à ce moment, frappés par la coïncidence de ce jeu.

Instinct de race, qui, déjà, suscitait une image de guerre et de violence? Simple hasard plutôt, qui faisait s'amuser le fils du héros de Port-Arthur comme aurait pu s'amuser, d'ailleurs, le garçonnet du bourgeois le plus pacifique.

Raymond ni Flavienne n'y prêtèrent attention.

Lui, se torturait encore, de doutes, d'inquiétudes, ne pouvant croire que la divine créature était à lui sans regret.

Une question lui brûlait le cœur, qu'il n'osait énoncer.

Elle jaillit enfin de ses lèvres:

— Mais... votre art?...

— La danse? précisa Flaviana.

— Oui.

— Quoi donc, mon ami! Avez-vous pensé que celle qui aura l'honneur de porter votre nom demanderait à monter encore sur les planches? Personne, Raymond, n'a mis dans la danse ce que j'ai voulu y mettre d'idéal. Cependant, je sais laisser à leur place les choses incompatibles. Si, comme danseuse, je n'ai jamais voulu porter le titre de princesse Omiroff, par respect pour mon mari mort, ce n'est pas, j'imagine pour promener dans les coulisses votre nom, à vous, mon cher mari vivant.

— Votre art est si grand, Flavienne! Et mon nom est si modeste.

Elle lui ferma doucement la bouche du bout de ses doigts fins.

— Il sera illustre, il commence à l'être, le nom de Raymond Delchaume.

De quelle douceur eussent été les jours commençant pour eux, s'ils n'avaient pas dû se séparer de Bertile.

Elle s'éteignit le matin même de Noël, après la joie du petit arbre illuminé qu'on avait dressé dans sa chambre pour Serge.

Nulle vision plus touchante que ce visage de fillette, parée durant les premières heures de la mort, d'un épanouissement mystérieux, l'air plus vivant que la veille, malgré l'ombre des longs cils clos, la tête reposant contre l'oreiller, sous sa couronne de tresses blondes.

On eût dit la petite sainte Ursule, telle que l'a peinte, à l'heure la plus attendrie de son génie, l'émouvant Carpaccio, telle qu'on la voit immortellement dormir, dans son lit à colonnettes, contre le mur d'une salle recuellie comme un sanctuaire, à l'Académie de Venise.

Petite sainte Ursule endormie de Venise, qui t'a vue reposer, la joue sur ta main, ne saurait t'oublier.

Et toi non plus, petite Bertile, petite danseuse d'Opéra — ceux qui ont respiré le parfum de ton âme trop tendre, et si pure, ne t'oublieront jamais.

L'ange qui se glisse au matin dans la chambre d'Ursule, et qui contemple le spectacle le plus digne de lui, le sommeil d'une vierge candide, a dû venir vi[illegible] au matin de Noël, l'humble pe[illegible] fille que tu étais.

Peut-être le grand lis qu'il [illegible]nait à la main est-il resté là p[illegible]mi toutes les fleurs dont on [illegible] couverte.

Des fleurs... Combien elle [illegible]eût, Bertile, qui lui eussent [illegible] pousser des cris d'admiratio[illegible] elle la gosseline parisienne, [illegible] cherchait naïvement des vio[illegible]tes au mois de juin sur les [illegible]teaux de l'Oise.

Mais elle ne les voyait plus.

Elle ne vit pas les lilas gr[illegible] noués d'un ruban de satin bl[illegible] sur lequel on avait écrit à [illegible] main le mot: "Pardon!" que v[illegible] en sanglotant, en s'agenouill[illegible] poser à ses pieds, sa marâtr[illegible] fruitière de la rue du Roche[illegible]

Elle ne vit pas le coussin [illegible] violettes blanches qu'apportè[illegible] au nom du premier quadr[illegible] deux de ses compagnes.

Elle ne vit pas les couro[illegible] de roses blanches, les croi[illegible] jacinthes blanches, les touffe[illegible] boules de neige, traversées de [illegible]bans blancs aux lettres d'ar[illegible] offrandes de la direction du [illegible]tional-Lyrique, du corps de [illegible]let, des abonnés, du petit per[illegible]nel.

Vit-elle seulement, — ses [illegible]pières s'entr'ouvrirent-elles [illegible] instant pour cela? — la ro[illegible] Noël que Serge, amené par